

# Le blues du blues

Variations sur le roman noir par  
**PHILIPPE PARINGAUX** et **DOMINIQUE FORMA**,  
deux écrivains de la génération rock.

**T**iens, les rock'n'roll baby-boomers sont de retour ! Ex-rédacteur en chef culte de *Rock & Folk*, plume délicate, puis scénariste des bandes dessinées mélancoliques de Jacques Loustal et des documentaires fétichistes de Claude Ventura, Philippe Paringaux signe *Blues blanc*, un remix de son *Privé d'amour* de 1997. Soit les soliloques imbibés de pastis et marinant dans l'aigreur du détective Frankie Lahoure, privé raté, fan de blues, échoué dans l'arrière-salle d'un vieux rade de banlieue, îlot à la Tardi survivant au milieu des barres HLM. Paringaux habite les vaticinations mauvaises et mal recuites de son anti-héros d'une prose boudardo-célinienne étonnante de sa part. Il y trouve un flow impressionnant, à base de vieil argot épique fleurant bon Pantruche et de phrases extralongues dévidant leur syntaxe comme de longs solos de BB King, virant parfois jusqu'au free d'un Coltrane. Dans son brouillard anisé, Lahoure se rêve parfois Frankie Lamour, *private investigator* aux Etats-Unis.

Dans ces chapitres songeurs, revisites élégiaques de lambeaux de mythes, évoquant à la fois les fantômes de Modiano ou la langueur nostalgique de Fitzgerald, Paringaux retrouve son style habituel, plus classique, magnifiquement ciselé, celui de *La Note bleue* ou de *Hank Williams : vie et mort d'un Cadillac cow-boy*, pour figurer son personnage s'imaginant vivre telle scène

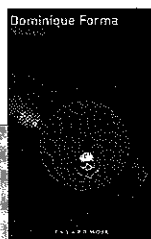
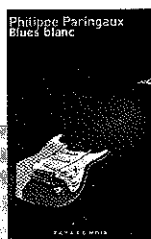
prélevée d'un Chandler ou d'un Hawks, enquêter sur la mort mystérieuse de Robert Johnson, ou taper le bœuf avec Elvis. Il y a bien longtemps, Paringaux avait traduit le sublime *Rock Dreams* de Guy Peellaert et Nik Cohn. Ce *Blues blanc*, fait d'allers-retours entre Lahoure et Lamour, faubourg miteux de Paname et clichés mythologiques US, volutes de Celtique et de Camel, vapeurs de Ricard et de Chivas, est une sorte de prolongement de l'esprit de *Rock Dreams*, exsudant le spleen d'une France déchue, étriquée, sordide, fantasmant d'un ailleurs en noir et blanc ou sépia électrique, d'un horizon en scope et

➤ *Blues blanc*, entre faubourg miteux de Paname et clichés mythologiques US, volutes de Celtique et de Camel, vapeurs de Ricard et de Chivas.

Technicolor : roman noir, mais m'attrape aux sentiments en faisant revivre la scène rock parisienne des seventies et en particulier le milieu des disques pirates.

Fictionnant à partir d'un personnage réel, Johnny Trouble, roi du bootleg-business de l'époque, Forma remet en mouvement le Paris des anciennes Halles, l'Open Market, repaire d'aristocrates de l'électricité tenu par Marc Zermati et Yves Adrien, tout le circuit parallèle du vinyle de contrebande (des galettes hors-la-loi mentionnées dans ce roman sont passées par mes

mains et mes oreilles), avec les petits barons anglais mafieux, les deals aux portes de Paris, les infiltrations des usines de pressage, les promoteurs de concerts véreux, les backstages fournis en putes, les rockies de banlieue pratiquant le culte de Gene Vincent, sans oublier un détour par le prolétariat émancipé des Trente Glorieuses... Si Paringaux évoque Céline, Loustal et Fitzgerald, Forma se situe plutôt entre Margerin et *Les Pieds-Nickelés*, avec son petit côté cartoonesque. Deux façons de rêver américain. **Serge Kaganski**



*Le Grand Sommeil* d'Howard Hawks (1946), avec Humphrey Bogart et Lauren Bacall

**Philippe Paringaux**  
*Blues blanc* (Fayard Noir),  
383 pages, 20 €

**Dominique Forma**  
*Skeud* (Fayard Noir),  
360 pages, 20 €

**Julián Ríos**

*Cortège des ombres*  
Tristram, traduit de l'espagnol par  
Geneviève Duchêne, 160 pages, 17 €

Un roman écrit entre 1966 et 1968, quand l'écrivain espagnol n'était encore qu'un étudiant.



C'est une ville moins faite pour y vivre que pour y mourir, histoire de partir sans regret. Un bourg où l'on cherche sans cesse

comment "tuer l'ennui municipal", à coups de ragots, haines recuites ou, dans les périodes de folie, en s'emparant de prétextes politiques pour descendre son prochain, et régler de vieilles querelles. C'est Tamoga, une cité imaginaire d'Espagne, forme de synthèse de la Galicie natale de Julián Ríos. Quand il a écrit ce *Cortège des ombres*, entre 1966 et 1968, alors qu'il étudiait à Madrid, l'écrivain voulait, explique-t-il dans la préface de cet inédit publié simultanément en France et en Espagne, "recréer sans régionalisme (sa) Galicie particulière, le pays des merveilles de l'enfance et de l'adolescence, avec ses ombres du passé, parfois abominables, auquel s'annexait, mi-nostalgique, mi-fantomatique, ce pays que tu quittes et où tu ne reviendras pas, qui est celui de tant d'émigrants". Les neuf chapitres qui composent le roman, et qui peuvent se lire comme autant de nouvelles, décrivent donc, en les mettant à distance, la vie dans Tamoga, le temps qui semble plus long ici qu'ailleurs, les figures locales, et puis, littéralement, les cadavres cachés dans les placards - ceux de la guerre civile et du franquisme. C'est drôle ou terrifiant, toujours bien vu.

Mais *Cortège des ombres* serait moins précieux s'il n'était pas un roman de Julián Ríos, s'il ne témoignait pas du parcours de cet écrivain espagnol de 67 ans, l'un des plus inventifs de sa génération. On a beaucoup de mal à croire que ce texte ultraclassique soit né du même cerveau que son grand-œuvre, *Larva*, paru en 1983, ou que *Nouveaux chapeaux pour Alice* et *Chez Ulysse*, ses deux romans les plus récents.

Le langage ne semble pas (encore) ici une question de vie ou de mort, on ne retrouve pas le bruit, la fureur, l'accumulation de palindromes et de mots-valises et qui sont la marque de fabrique de Julián Ríos. *Cortège des ombres* "n'est pas un péché de jeunesse", comme le dit l'auteur dans sa préface. Simplement un roman de l'avant (d'avant les voyages, d'avant l'entrée dans le modernisme) ou, plus exactement, de l'entre-deux : avec ce premier manuscrit, Julián Ríos devient un écrivain, mais nul n'imaginerait alors qu'il est appelé à devenir cet écrivain-là. **R. L.**